

LES RENDEZ-VOUS DE L'EXPOSITION

Samedi 20 janvier à 17 h (durée 1 h)

Passerelle avec la Maison Salvan. Armelle Caron présente sa démarche artistique qui repose sur la couleur avant de proposer, en groupe, d'aller dans l'espace de la Maison Salvan et de partager quelques éléments de l'exposition en cours de montage, comme un avant-goût de ce qui adviendra... (Rdv à « La Passerelle » – Médiathèque de Labège, rue de l'Autan, 31670 Labège).

Samedi 7 février à 17 h

Vernissage de l'exposition en présence de l'artiste.

Samedi 2 mars à 10 h 30 (1 h 15)

Des histoires et des œuvres. La conteuse Céline Molinari fait résonner son répertoire d'histoires avec l'exposition d'Armelle Caron. Une façon pour les plus jeunes d'entrer dans l'univers de l'artiste et découvrir autrement les œuvres. (Sur inscription, pour les familles avec enfant à partir de 4 ans).

Jeudi 14 mars à 20 h 30

De portraits filmés par Alain Cavalier à l'exposition d'Armelle Caron. Des portraits réalisés par le grand cinéaste seront projetés à la Passerelle – Médiathèque puis il est proposé de partir en groupe à la Maison Salvan pour découvrir l'exposition d'Armelle Caron. (Rdv à « La Passerelle » – Médiathèque de Labège, rue de l'Autan, 31670 Labège).

Mercredi 20 mars à 15 h 30 à la Médiathèque et 17 h à la Maison Salvan

Avec toi c'est par là, installation chorégraphique et performance in situ.

Une rencontre en 3 temps, en 3 lieux avec la Lloba et les tout-petits. La Maison Salvan, la Passerelle -Médiathèque et la crèche l'Envolée s'associent pour envisager une expérimentation pour une journée dédiée à la petite enfance, conduite par la chorégraphe Laurence Leyrolles de la Cie La Lloba. (Sur inscription, pour les familles avec enfant de 18 mois à 3 ans).

Vendredi 22 mars à 19 h

Zoé Lakhnati, performance. L'artiste chorégraphique propose une performance dansée qui vient ouvrir un dialogue avec l'exposition en cours d'Armelle Caron.

Une exposition en partenariat avec le centre d'art Le Lait d'Albi dont l'équipe se voit ici chaleureusement remerciée.

L'équipe de la Maison Salvan, Paul de Sorbier, Élodie Vidotto et Justine Rottier en service civique, ainsi que l'artiste Armelle Caron remercient chaleureusement : Éric Castagnes pour le travail à la régie, l'équipe du centre d'art Le Lait dont Antoine Marchand et Guillaume Rozan, Hugo Sourdis, stagiaire et étudiant de l'isdaT de Toulouse, Yann Febvre pour la création graphique des documents de communication (affiche, carton et flier), ainsi que la coloriste Nadia Petkovic de l'atelier de teinture à Aubusson.

« Le surgissement du bleu » d'Armelle Caron



Vue de l'exposition, 2024 © Maison Salvan

Déréaliser le monde avec la couleur

« Je suis donc tombée amoureuse d'une couleur – la couleur bleue, en l'occurrence – comme on tombe dans les rets d'un sortilège, et je me suis battue pour rester sous son influence et m'en libérer, alternativement¹ ».

Si l'on se replace quelques années en arrière, « Le surgissement du bleu » et d'autres couleurs, que reçoit la Maison Salvan, constitue un pur hasard, le fruit d'un cheminement fortuit et un cap que personne n'envisageait, y compris la principale concernée : Armelle Caron. Tout commença par une carte, un supposé support aux directions, aux itinéraires, aux horizons...

En 2020, l'artiste entama une résidence avec le centre d'art Le Lait, à Albi. Il lui fut suggéré de porter attention à la Mappa mundi², une mappemonde du haut Moyen Âge constituant un incontournable patrimoine de la « capitale » tarnaise. Elle fut réalisée en son temps à l'aide de récits colportés par des voyageurs. Armelle Caron fut très vite troublée par les tonalités inattendues, grises émeraude, recouvrant ses surfaces marines, ce qui la renvoya à l'un de ses sujets de prédilection : le caractère subjectif, intime, de la formulation et de la perception des couleurs. À la suite de ces observations, elle initia un programme³, accessible en ligne, permettant aux utilisateurs et utilisatrices de caractériser une teinte, en lien avec un souvenir, et d'y associer un lieu ainsi qu'une courte description. Il en résulta une « récolte », encore en cours, formant une nouvelle carte (en expansion donc) faite de contrées monochromes individuelles, intimes et contemporaines. Celle-ci apparaît comme l'image parfaitement inversée de

¹ Maggie NELSON, *Bleuets*, Paris, Éditions du sous-sol, 2019, pour la traduction française.

² Selon Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Mappa_mundi_d%27Albi), « la mappa mundi d'Albi est le plus ancien document conservé d'une représentation globale et non abstraite du monde habité, à l'exception de deux tablettes (l'une mésopotamienne (vers - 2600 av. J.C), et l'autre babylonienne (V^e siècle av. J.C) ».

³ Elle fut aidée en cela de l'ingénieur et développeur Samuel Dufour-Kowalski. Le programme est rendu accessible en activant ce lien : <https://armellecaron.fr/couleurs/>

cette « vieille » et unique représentation collective des territoires connus, datant du VIII^e siècle. Poursuivant son travail, Armelle Caron composa plusieurs images en faisant se rencontrer deux de ces souvenirs chromatiques confiés. Pour cela, elle les reporta en aplats et détermina, aux endroits de contact, une nouvelle couleur par la fusion des deux premières. Les images furent reproduites sous la forme d’affiches diffusées gratuitement afin de prolonger le mouvement de générosité amorcé par les « donateurs de couleurs ». Cinq pièces de cette série connurent un prolongement sublimé : elles se retrouvèrent produites en tant que tapisseries, à Aubusson. C’est à ce moment-là que la Maison Salvan entra en scène.

Engagé dans une programmation hors les murs, en raison de travaux dans son nouvel espace, le centre d’art Le Lait proposa un partenariat à la structure labégeoise : celle-ci pourrait accueillir la suite des expérimentations d’Armelle Caron et concevoir, avec elle, une exposition. Une seconde résidence débuta ainsi. L’artiste s’attacha alors aux images qu’elle filma dans les ateliers de fabrication des tapisseries à Aubusson, bien que plutôt initialement envisagées comme une documentation personnelle. Cette matière filmique témoigne de personnes passionnées croyant en les vertus des approches artisanales, à rebours d’une époque où règnent les standards. Elles montrent encore des outils spécifiques ainsi que des savoir-faire à la fois ancestraux et adaptés aux besoins contemporains. Elles remémorent aussi certains portraits réalisés par le grand et si singulier cinéaste Alain Cavalier⁴. Cependant, comme une boucle venant se refermer, ce qui dirigea plus particulièrement le regard d’Armelle Caron n’est pas tant ce que narrent les captations mais plutôt les couleurs contenues dans les cadrages. Cette orientation ouvrit la voie à l’exposition.

Entrant dans la Maison Salvan, visiteuses et visiteurs rencontrent une situation immersive ou encore un théâtre chromatique. Inondant les rétines de sa couleur, le grand mur de la première salle semble l’exprimer avec force et atours. Différents plans composent ensuite l’expérience de déambulation. Ils se traversent en se dirigeant toujours davantage dans le lointain, « le fond de scène » ou encore la dernière salle. On comprend vite ce qui est à l’œuvre : à partir des vidéos projetées, se propagent de vastes peintures murales jouant avec l’architecture. Mais ce n’est pas tout, bien au contraire. Après la rencontre avec l’ultime fresque située à l’arrière, dans la salle dite « au plancher », la mise en espace « impose » de revenir sur ses pas.

Tout se défait alors : la couleur n’est plus, « le décor » s’effondre et sourd son envers. Le blanc mat et neutre de l’espace d’art reprend le dessus et permet de comprendre que la première expérience ne tenait qu’à un fil, malgré la puissance que diffusaient les couleurs. On saisit que l’exposition affirme fermement un projet de peinture à l’échelle d’un espace tout autant qu’elle suggère d’autres possibles. Durant cette seconde expérience – où l’accrochage, pour le coup, se montre peut-être exagérément classique – se détachent des dessins méditant tranquillement des alternatives. Ils invitent, comme un legs, tous et toutes, à en envisager d’autres.

Au côté de ce territoire principal, s’appuyant donc sur une double approche symétriquement contraire, une salle est isolée. Elle est calme et généreuse, donnant à voir de la matière connexe à ce qui a pu être observé dans le reste de l’espace. Les fameuses tapisseries, décisives pour l’exposition, se voient montrées. La très chère Mappa mundi – mère des figurations du monde, mère de cette exposition – est aussi présentée par le truchement des regards de Resnais, Marker et Cloquet⁵. Une maquette témoigne des essais préalables tout en invitant à s’essayer à l’interchangeabilité des propositions picturales murales. Le programme, collecteur de couleurs, est également rendu accessible. Enfin, affiches, livres, cartes et autres éléments parachèvent l’ensemble...

« Le surgissement du bleu », surtout, peut être appréhendé comme un vaste jeu. Dans son roman intitulé *Marelle*⁶, Julio Cortázar propose une matière textuelle qui peut être lue de deux façons distinctes : soit dans sa linéarité, soit en se référant aux chiffres placés à la fin de chacun des courts chapitres. Dans l’exposition, chaque regardeuse ou regardeur peut inventer son propre mode de lecture ou sa règle, dans l’optique de franchir les plans de couleurs d’un théâtre à la fois formel (les couleurs sont liées à des sources concrètes) et sensible (les couleurs retenues résultent de différents choix subjectifs opérés par l’artiste). Il ou elle peut décider de s’amuser de l’entreprise ambitieuse qui consiste à faire se connecter des teintes numériques, projetées par une lampe intense, à d’autres, cette fois-ci peintes et composées de pigments. Il ou elle peut s’attacher plus particulièrement aux courtes scénettes vidéos pour ce qu’elles figurent ou encore laisser errer son regard dans les paysages muraux. Il ou elle peut encore décider de s’arrêter pour se délecter de la longue contemplation d’une couleur dans sa pure nudité, une couleur qui n’est là que pour elle-même. Mais le jeu, ou encore la participation, peut aller plus

loin encore : on l’a écrit déjà, l’artiste invite à repenser l’exposition selon d’autres agencements. Armelle Caron, lors de sa résidence avec Le Lait, créa un programme pour permettre l’expression personnelle d’une couleur. Avec la Maison Salvan, elle institue un système d’exposition qui encourage les visiteurs et les visiteuses à en générer d’autres.

Dans une époque éco-anxieuse aux idées noires, le rouge aux joues, riant jaune dans la grisaille, on peut repenser à cette scène d’*Identification d’une femme*⁷ dépeignant un couple égaré dans une brume épaisse puis sauvé par l’apparition de feux colorés agissant comme des phares. Il y a quelque chose d’altruiste et de courageux dans l’exposition d’Armelle Caron : s’en remettre à la couleur et uniquement à la couleur. La chercher, la demander aux autres, la collectionner, la déplacer, l’installer et la donner en retour. Un grand cycle d’échange et de partage a précédé l’exposition, il se poursuivra jusqu’à son terme. Des personnes ont donné des petits riens immenses à l’artiste, sous la forme de fragments mémoriels chromatiques. Elle en a pris soin, elle en fait sa matière, elle en a fabriqué quelque chose et elle les restitue transcendés. Ce commerce de riens est peut-être une utopie.

Pour finir, il est possible de s’interroger au sujet de ce que nous voyons réellement de cette exposition. Nous recevons ce que la singularité de nos perceptions traduit. Ce qui est contemplé est peut-être surtout notre reflet, les couleurs aux murs constituant des miroirs pour nos subjectivités. Il est manifeste que « si quelqu’un dit rouge (le nom d’une couleur) et que cinquante personnes écoutent, on peut s’attendre à ce qu’ils aient à l’esprit cinquante rouges, et l’on peut être sûr que tous ces rouges seront différents⁸ ». Plus que cela, ce que notre subjectivité regarde n’est rien d’autre que celle d’Armelle Caron. L’exposition « Le surgissement du bleu », par exemple, n’est pas exempte d’écarts flagrants entre les tonalités projetées et les tonalités picturales... Dès l’entrée, dès la première image en somme, le jaune mural ne prolonge pas véritablement son origine de pixels de nature plutôt corail orangé. Cela nous ramène au début de la recherche de l’artiste, à la Mappa mundi et à son cartographe (certainement) sédentaire qui interpréta graphiquement d’une manière hasardeuse les récits, portant sur la nature des mers, énoncés par les pérégrins d’alors. « Plus la couleur s’éloigne dans le temps et l’espace, plus vif est son éclat⁹ » ! En cet écart – entre une nuance de jaune et une autre orangée – réside peut-être le cœur de l’exposition, en tout cas sa liberté et l’expression d’une véritable tendresse pour la couleur. L’artiste n’a jamais souhaité se vêtir du costume de l’illusionniste, elle a

principalement désiré prendre du plaisir et produire de « belles » peintures murales, quitte à ce qu’elles s’autonomisent par rapport à leurs sources, quitte à ce que les films soient aussi des prétextes. Pourquoi, en quittant l’exposition, durant le chemin retour, ne pas considérer le monde avec des couleurs fortes, pleines, affirmées – certainement déréalisées – pour peut-être le supporter davantage ?

Paul de Sorbier
Responsable de la Maison Salvan

⁴ Alain CAVALIER, *24 Portraits d’Alain Cavalier*, 1987-1991, 24 x 13 mm environ.

⁵ Chris MARKER, Alain RESNAIS, Ghislain CLOQUET, *Les statues meurent aussi*, 1953, 30 mn

⁶ Julio CORTÁZAR, *Marelle*, Paris, Gallimard, 1966, pour la traduction française

⁷ Michelangelo ANTONIONI, *Identification d’une femme*, 1982, 130 mn

⁸ Josef ALBERS, *L’interaction des couleurs*, Paris, Éditions Hazan, 2021, pour la présente édition

⁹ Derek JARMAN, *Chroma, un livre de couleurs*, Paris, Éditions de l’éclat, 2019, pour la présente édition